

UN ÎLIEN ET UN ALIEN

Par Gaël Charbau

Le sujet de mon travail, quant à lui, est assez trivial. Quelque chose comme la traversée d'une époque par un bonhomme qui hérite, au moment où commence le voyage, d'un corps de consommateur...¹

Ce n'est pas une tâche facile que celle d'écrire un texte supplémentaire sur Gilles Barbier. En effet, nombreux sont déjà les papiers et entretiens qui cernent ou commentent son travail et si prolifiques les thèmes et les formes abordés : la science, la science-fiction et la bande dessinée bien sûr, la figuration et surtout l'« auto-figuration », les trous, les bulles, les pions, les moteurs, les rubans, les organes... Un catalogue entier pourrait déjà n'être qu'un recensement nominal de tous ces éléments qu'il aborde sans cesse. Qu'il « aborde » d'ailleurs... comme on adresse la parole à un inconnu, comme on s'arrime à un astéroïde ou comme on approche la côte d'un nouveau continent. L'œuvre de Gilles est bien une écologie de l'abordage et l'artiste lui-même, le plus flamboyant pirate. Ses origines, qui le lient à jamais à l'océan, lui offrent de pouvoir accoster n'importe quel sujet qui viendrait croiser son horizon. Au sujet de ses fameux *Dessins noirs* par exemple, il m'expliquait il y a quelques années « (...) *Le dessins noirs que je fais depuis quinze ans sortent d'un programme très précis. Leur format est défini, de même que leur technique. (...) Leur sujet : tout ce qui vient impacter ma sensibilité - le souvenir d'une soirée arrosée, une phrase, une image, une vision, un morceau de musique, une discussion avec quelqu'un... (...) Je n'ai plus besoin de travailler, les choses se font, pour ainsi dire, toutes seules.* »² On comprend bien que, lui seul, est Robinson sur l'île, tandis que ce sont les formes du monde qui gravitent puis se laissent capturer sur le grand miroir parabolique de son atelier. « Par où commencer » se demandait Pierre Sterckx, « N'importe où. Surtout pas de chronologie ! Il y a mille entrées chez Gilles Barbier. Son travail ne cesse de nous apparaître criblé et tentaculaire. »³

J'ajouterais que face à une telle œuvre, on ne peut *que* commencer et ne jamais en faire le tour. Organiquement, comme l'Univers, en expansion : « En 1992, j'ai mis en place mon premier *Game of Life* (...) en six mois j'avais lancé plus de programmes que je n'aurais pu le faire au cours de ma vie sans ce dispositif »⁴. Mais si son œuvre est ainsi planifiée et prévue pour être infinie, elle nous reste pourtant imprévisible. La dernière exposition « Entre, dans, derrière, sous, sur... » présentée à l'automne 2020 à la galerie GP&N Vallois a étonné nombre d'entre nous, tellement elle ouvrait et précisait encore de nouveaux compartiments, plus intimes et sûrement plus psychanalytiques.

¹ Pierre Sterckx, Gilles Barbier, Un abécédaire dans le désordre, Ed. Du Regard

² « Le jeu de la vie » entretien avec Gaël Charbau, catalogue de l'exposition « Echo Système », (comm. Gaël Charbau) Ed. Actes Sud, Friche la Belle de Mai

³ Pierre Sterckx, Gilles Barbier, Un abécédaire dans le désordre, Ed. Du Regard

⁴ « Le jeu de la vie » entretien avec Gaël Charbau, catalogue de l'exposition « Echo Système », (comm. Gaël Charbau) Ed. Actes Sud, Friche la Belle de Mai

J'oserais émettre l'hypothèse qu'il y a deux invariants dans l'oeuvre barbieresienne⁵: d'une part la présence manifeste ou symbolique du langage, d'autre part, le réalisme érigé en système. Gilles Barbier est en effet un artiste *réaliste*, dans le sens donné par cette littérature éponyme qui émergea au XIXe siècle, qui cherchait à exprimer avec justesse, précision et véracité le « réel ». Matériellement, sentimentalement, psychologiquement. On pense tout de suite aux détails fous qui hantent et illuminent ses peintures et objets. Ce ne sont pas des copies du réel, mais bien *le* réel. Un exemple : pour réaliser un des célèbres « pions », celui représentant un Gille de Binche, l'artiste a entamé une correspondance technique avec cette fameuse congrégation du nord de la France et de la Belgique, afin de s'assurer que son œuvre en respectait bien tous les codes et tous les procédés (et ils sont nombreux). On sait que Flaubert s'était sérieusement documenté sur l'empoisonnement à l'arsenic pour écrire *Madame Bovary*, et c'est avec la même volonté de « véracité » que Gilles Barbier s'engage dans chaque chose. C'est un scrutateur, un explorateur, mais surtout un duplicateur de notre réel. Les deux « trésors » (*The Treasure Room I* et *II* de 2012 et 2019) en sont des exemples frappants.

Cette comparaison avec la littérature n'est pas artificielle. A mesure que je m'aventure dans son travail, j'ai de plus en plus l'impression que Gilles Barbier est un écrivain et ses œuvres des nouvelles, des romans, des encyclopédies, des traités, des essais ou des poèmes. La fameuse copie du dictionnaire, entreprise emblématique de son travail qui l'occupe le dimanche, pourrait ainsi apparaître comme un formidable leurre, une sorte de degré zéro ou de « niveau 1 » de compréhension ou d'entrée dans son travail. Je l'ai plusieurs fois soupçonné amicalement de glisser ainsi des « pièges » interprétatifs dans la lecture de son œuvre. On ferait alors fausse route en essayant de l'apprécier en le comparant à d'autres plasticiens. Son Grand-Œuvre n'est pas tant de créer des formes, mais plutôt de préserver sa langue extraordinairement complexe et d'ailleurs, quand Gilles nous parle de son travail, on comprend bien qu'il tente de *traduire* dans notre vocabulaire commun ce qui relève de l'indicible dans sa propre « langue plastique » d'origine. Autrement dit, l'œuvre est autonome, lui est autochtone. « Aussi loin que remonte ma mémoire, le langage a joué pour moi un rôle physique, c'est quelque chose comme une présence à mes côtés. Je le vois comme une couleur, ou plutôt une lumière. (...) L'intégration du texte dans toutes les strates de mon travail est liée à une tournure, un pli, que mon éducation a imprimé à mes comportements. »⁶

Dans notre univers, Gilles est à la fois un *ilien* et un *alien*. Exactement au centre de son monde et définitivement à la bordure du notre. On comprend ainsi mieux, parmi ses multiples passions, celle pour la science la plus expérimentale comme la physique quantique, qui postule par exemple de possibles « états superposés de la matière », mesurant non plus la réalité mais la probabilité de trouver une particule là, plutôt qu'ici, ou même en plusieurs endroits à la fois ! Le réalisme évoqué plus haut ne serait plus au service d'une simple « copie » du monde, mais un moyen quasi pédagogique de s'adresser à nous, pour lui qui, depuis sa planète pirate, entrevoit des réalités tout à fait vertigineuses et interdites à notre entendement. La facture, la beauté évidente de ses images ainsi que la virtuosité d'exécution de tout ce qu'il produit, ne seraient ainsi pas une fin en soi, narcissisme de l'artiste, mais un moyen évident de nous laisser entrevoir la jouissive complexité de ce qui *est*, tout à l'intérieur de nous, et tout autour. Au centre *et* à la bordure. Banals et extraordinaires, comme ces bananes et ces vers qui ponctuent son écriture. Encore une fois, sur cette piste, Pierre Sterckx en avait dit beaucoup : « Ne rien expliquer. Ne pas vouloir écrire simple et clair, mais aider cet art à se déployer, à accroître son potentiel essentiel auprès du public ; les travaux de Gilles Barbier ne nécessitent aucune

⁵ L'expression est de Pierre Sterckx

⁶ « Le jeu de la vie » entretien avec Gaël Charbau, catalogue de l'exposition « Echo Système », (comm. Gaël Charbau) Ed. Actes Sud, Friche la Belle de Mai

analyse, ne suggère aucun petit secret à interpréter. Vouloir à tout prix en justifier chaque élément équivaudrait à vouloir préciser que la pomme de Newton était une golden et non une granny smith. A de telles œuvres nouvelles, il faut un nouveau discours d'accompagnement. »⁷

Ce juste discours d'accompagnement à venir, on le comprend peut-être ici, est surtout toujours en retard. C'est tout le problème avec une œuvre d'une telle ampleur. Répondant à ses propres principes, elle ne peut satisfaire aucune commande ni aucune tendance. Son style d'ailleurs est invariant dans sa variété. Elle ne s'adaptera jamais à notre goût, l'ilien-pirate-autochtone en garantira farouchement l'ultime indépendance. En retard donc que nous sommes, sur cet infini de formes.

Parler avec Gilles, c'est comme monter dans un train lancé depuis longtemps à vive-allure. Puis s'apercevoir que ce train n'est pas une succession de wagons linéaires, mais qu'il est construit en étoile. Comme cette rose des vents figurant au bas des vieilles cartes. C'est comprendre ensuite que la carte n'est pas plate, mais en forme de bulle, touchant mille autres bulles. C'est enfin imaginer Gilles nous dire que nous sommes bien à la surface du petit savon posé sur sa baignoire, et qu'il nous propose, d'un ton anodin, de visiter l'appartement.

Gaël Charbau

⁷ Pierre Sterckx, Gilles Barbier, Un abécédaire dans le désordre, Ed. Du Regard